

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 32

Artikel: On carbatier que rappond
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198874>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La légende du lièvre bouilli.

L'autre jour, tandis que les sous-officiers étaient en fête à Vevey, un aimable vieillard de Lausanne, à qui ces réjouissances militaires rappelaient ses souvenirs de jeunesse, nous parlait du temps où il faisait une école d'artilleurs, à Bière.

C'était en 1853, dit-il. J'étais caporal. On m'avait désigné comme chef d'ordinaire. Les deux artilleurs-marmitons qui étaient sous mes ordres et moi, nous faisions une popote dont tous les hommes de notre batterie se reléchaient les babines. Chez les artilleurs genevois, au contraire, — car chaque troupe cuisinait alors pour son compte, — on trouvait le rata dégoûtant. Les plaintes devinrent si vives que le commandant de place lui-même, le colonel Denzler, s'en émut et fit une enquête.

Un beau matin, comme nous faisions les dix-heures à la cuisine avec les deux bouteilles de vin que nous octroyait journellement un pintier, en échange des épluchures, je vis deux officiers qui se dirigeaient de notre côté : c'étaient le colonel Denzler et un major. Bouteilles, verres, pain et fromage, toute trace de notre picotin disparut en un tour de main. « Schwambach, dis-je à un de mes deux aides, donne vite un coup de balai dans la cuisine ! Tu sais que le colonel est raide comme la justice de Berne et qu'il ne nous aime guère, nous autres Vaudois, quoique nous fassions notre service aussi bien que les autres. Arrange-toi donc pour que tout soit propre comme un oignon ! »

Ce Schwambach n'était pas aussi bon que les saucissons de Payerne, sa ville natale. Entre nous soit dit, il ne valait pas deux sous, mais c'était un rude débrouillard et un peintre qui nous fit honneur aux tirs de Thounne, aussi bien qu'à ceux de Bière ; et le colonel enrageait de voir qu'un Vaudois pointait mieux que les canonnières de Berne ou d'Argovie.

Sans faire la mauvaise tête cette fois, bien qu'il n'aimât guère à recevoir des ordres, Schwambach s'empara d'un balai et se démena comme un beau diable autour des chaudières où cuisait le dîner de la troupe. Il se livra même à une gymnastique si désordonnée qu'un rat, dont nous ne soupçonnions pas la présence, nous partit entre les jambes et, affolé, se mit à bondir dans la cuisine, dont portes et fenêtres étaient closes, grimpant le long des parois, sautant jusqu'au plafond, poursuivi par le balai de Schwambach. Soudain, comme celui-ci l'acculait dans un angle, il fit une cabriole désespérée, comme qui dirait le saut périlleux, et tomba dans le pot-au-feu bouillant. Schwambach n'avait pas eu le temps de vociférer un juron que la porte s'ouvrait toute grande, poussée par le colonel suivi du major.

Qu'allait-il se passer ? Sans oser même glisser un regard sur la fatale chaudière où le rat était en train de bouillir, nous attendions, muets et roides comme des bayonnettes, les ordres de nos supérieurs.

— Caporal, me dit le colonel, passez-moi votre cuiller.

Et sans me laisser le temps d'arrêter son bras, il la plongea dans la chaudière et avala une gorgée.

— Félicitations, caporal. Voilà ce qui s'appelle de la soupe ! Donnez-nous-en une bonne gamelle.

Je les servis. Ils mangèrent de bon appétit et déclarèrent qu'après de ce bouillon celui qu'avaient les Genevois n'était que de la lavure.

Eux partis, nous fîmes à haute voix les réflexions que vous pouvez imaginer. Schwambach, lui, se tordait de rire. Mais il n'était pas question de badiner bien longtemps. La troupe

allait rentrer d'un moment à l'autre et il fallait que le dîner fût prêt. Impossible de faire une autre soupe, le temps nous manquait, et puis, comme le faisait remarquer Schwambach, puisque le colonel et le major s'en étaient délectés, les camarades ne la trouveront pas mauvaise.

Il va sans dire que nous repêchâmes le rat. Il était blanc comme un poulet bouilli, ayant perdu tout son pelage pendant la cuisson.

Jamais la troupe ne fit autant d'honneur à la soupe que ce jour-là ; elle ne cessait d'en redemander et s'étonnait que nous n'en prissions pas : « Nous avons déjà diné, » déclarait Schwambach.

— Tiens ! une touffe de poils dans ma cuiller ! s'écria tout à coup un artilleur. C'est du propre, ça !

La cuiller en question fit le tour de la table. Elle contenait, en effet, une pincée de poils. Par bonheur, nul ne prit la chose au tragique. « Qui sait ? fit un canonnier, le caporal aura peut-être bouilli un lièvre ! »

La soupe était si bonne qu'on n'approfondit pas le mystère et que la légende du lièvre bouilli prit de la consistance, au grand soulagement du chef d'ordinaire et de ses aides.

V. F.

Retour de villégiature.

Me voici de retour au logis. Il fait toujours bon, aux premières chaleurs, prendre son vol vers les champs, les grands bois ou les sommets. Il fait meilleur encore, après ces villégiatures, retrouver son chez soi, rentrer dans le moule que nous ont créé nos petites habitudes et qui nous est si cher.

La mode des séjours de campagne ou de montagne — car c'en est une — est-elle née d'un réel besoin de grand air et de liberté, ou ce besoin est-il né de la mode ? On ne sait pas au juste. Qu'importe.

L'hôtel-pension, auquel j'avais demandé l'hospitalité, est situé dans un des sites les plus agréables de nos montagnes, à mi-côte et « à proximité des grands bois », comme l'indiquent le prospectus. Bonne table, bon gîte et le reste ; tout y est aménagé pour l'agrément des pensionnaires.

Mais, en dépit de ce confort, la vie d'hôtel a ses désagréments. On n'en saurait goûter longtemps ; il faut y être fait. Seuls, les Anglais, gens nomades par excellence, semblent s'en être fort bien accommodés. Ils sont là comme le poisson dans l'onde. On ne conçoit pas d'Anglais sans hôtels, ni d'hôtels sans Anglais. Et ils y sont beaucoup moins désagréables, aux autres pensionnaires, qu'on veut bien le dire.

L'Anglais est partout chez lui ; il en a l'intime conviction et agit en conséquence. C'est là tout le secret du bien-être hors de chez soi. Le touriste anglais entend garder sa liberté, mais il ne conteste nullement à ses voisins d'user à discrétion de la leur. Il ne s'occupe point des faits et gestes de ceux qui l'entourent, et ne demande que la pareille.

Cependant, il est certaine façon d'user de cette liberté.

Ainsi, à la même table que moi, se trouvait une nombreuse famille de notre pays. Ces dames et ces messieurs, sous le prétexte religieux d'alléger la tâche des domestiques, le dimanche, refusaient, ce jour-là, de laisser changer leurs assiettes après chaque service. Du poisson au dessert, tous les mets, quels qu'ils fussent, leur étaient servis dans la même assiette.

L'intention était bonne, soit, — si du moins elle était sincère. Avouez cependant que, en pareille circonstance, à l'hôtel, son opportunité était plus ou moins contestable. Les con-

venances avaient bien quelque raison de se récrier.

Vous voyez d'ici ces assiettes, maculées par les sauces de couleurs les plus disparates, et dans lesquelles, à la fin du repas, les arêtes de poisson, les os de poulet, les branches d'asperges et les pelures de fruits voisinaient dans une fraternité très chrétienne sans doute, mais d'aspect peu appétissant. Puis, quand les amoncellements devenaient encombrants, la fille de service passait avec une assiette pour les recueillir.

On voulait soulager les domestiques : on compliquait leur service. Il est des cas — à moins qu'on ne veuille absolument se distinguer — où le mieux est encore de faire comme tout le monde.

Je n'ai pas remarqué que les employés de l'hôtel aient su gré à ces personnes de cette sollicitude. Quelques assiettes de plus ou de moins à laver, ce n'est pas une affaire. Pour être logique, et si vraiment on veut accorder aux domestiques la pleine jouissance du dimanche, il faut tout bonnement se faire préparer la veille quelques œufs cuits durs. Le dimanche, alors, tout seul dans sa chambre, on mange ces œufs, sur le pouce. Il ne faut pas faire les choses à demi.

De cette façon — surtout lorsqu'on est à l'hôtel — on ne froissera pas les sentiments des personnes qui sont à table avec vous, en ayant l'air de leur donner une leçon de christianisme et de solidarité. Il est permis de différer d'avis, de croire qu'il est d'autres moyens tout aussi honorables de pratiquer le christianisme, et surtout qu'il n'est pas besoin d'en faire si grand étalage.

Quand donc envisagera-t-on la religion telle que Dieu nous l'a donnée, dans ses nobles et grands principes, et non plus dans de mesquines pratiques, inventées par l'homme pour assurer à sa conscience inquiète de faciles satisfactions ?

On carbatier que rappoud.

Dou bons Vaudois qu'étiout zu fèrè 'na veria pè Dzenéva, avioent atsetà po fèrè lè dix z'hàorès, 'na frecachà dè cliào petits pessons, qu'on l'ao dit d'ài medze... avoué on autro mot qu'on ne pu pas vo derè p'ceque faut lo sublià ; brèfe, on l'ao dit dinse, p'ceque cliào petits z'affèrès, que ne sont pas pe grands qu'on bon demi-pouce, medzont tot'espècès dè bourtià ; c'est d'ài petits bolliats, d'ài roufès, d'ài motailès, d'ài veindzérans et autro qu'on fa frecassè sein pi lè raclià, ni l'ao doutà la bourbanbaille et cliào dzeins dè vela, qu'ein sont tot fous, l'ao diont d'ài virecantons, on ne sà pas trào porquét.

Quand don l'ont zu atsetà cliào pessons, noutrès Vaudois s'ein vont dein 'na pinta po baire demi-litro et cliào coo, que ne sondziant qu'à bin s'amusà, sè sont peinsà dè fèrè 'na petita farça.

Adon, quand la fenna ào carbatier l'ao z'a zu portà lo demi-litro, dè que tagnà lo papai io y'avà la frecacha, eimpougnè ein catson on part dè cliào petits bolliats, lè z'einfattè dein la botolhie et reciont la carbatière qu'ètai retonaie à se n'hotò :

— Quinna coffià et quinna bourtià dè vin no bailli-vo inqué ? se l'ài font ein l'ài montreint lo demi-litro, vouaiti-và, y'a d'ài pessons crèvè dedein !

— Eh ! la mon Dieu, perdenà-mé, lè z'amis, mé su prào su trompài, m'ein vé vito vo z'ein queri on autro ; estiusadè se vo pliiè !

Et le retrace à se n'hotò ètai se n'homme.

Coumeint vo peinsà, noutrès dou Vaudois recaffànt que d'ài sorciers et, coumeint l'ouïessant lo carbatier et sa fenna que sè tse-pottànt pè l'hotò, ion d'ài Vaudois va attiutà

derrai la porta po ourè cein que desiont. Et sèdès-vo cein que l'a oïu :

La carbatiera que desai à se n'hommo :

— Lo tè desè bin, mè, dè ne pas allà preindre l'èdhie à lè po rappondre cé vin! Te vai ora, quin guignon no z'arrevè et quinna vergogne cein no fà!

Le 4 août.

Dimanchè dernier dans un des trains du matin, de Lausanne à Vevey. Le wagon est bondé de sous-officiers de toutes armes et de toutes les parties de la Suisse, qui se rendent à la fête fédérale. Ça et là, noyés dans les uniformes, apparaissent quelques voyageurs en civil et deux ou trois dames.

— Hé! salut, Albert! crie un sergent d'artillerie assis à l'extrémité de la longue voiture.

— Adieu, Charles! répond de l'autre bout du wagon un sous-officier du train.

Et, sans quitter leurs places, les deux amis font la causette en poussant la voix de toutes leurs forces, afin de dominer le bruit, non des conversations, que ce colloque de stentors a fait taire immédiatement, mais du train qui roule avec fracas entre les murs des vignes.

— Dis donc, Charles, te souviens-tu du 4 août?

— Du 4 août?

— Oui, du 4 août.

— De quel 4 août?

— Du 4 août 92, pardine!

— Ah! du 4 août 92.

— Oui, ne te rappelles-tu pas?

— Du 4 août 92?... Ma foi, je ne puis pas me ressouvenir.

— C'était un jeudi.

— Un jeudi?

— Comment tu as oublié le jeudi 4 août 92 à Thoune?

— A Thoune?... était-ce bien à Thoune?

— Oui, mon vieux, à Thoune.

— Le diable m'emporte si ce 4 août 92 à Thoune me dit quelque chose!

— C'est pas si vieux que ça, pourtant.

— Oui, oui, j'y suis maintenant... C'est-à-dire, non!...

— Voyons, tu te rappelles bien que c'était notre jour d'entrée à la caserne de Thoune.

— Le 4 août 92?

— Parfaitement.

— Eh bien, décidément, je ne me souviens de rien de ce jour-là.

— T'as la mémoire courte, mon pauvre Charles... Et ces quatre bouteilles d'Epesses que l'ami Eugène avait apportées dans son sac, tu les as aussi oubliées?

— Ah! c'était le jour de l'Epesses à Eugène? Cré nom de nom! Pour sûr que je ne l'ai pas oublié. Nous avions un petit plumet, oh! un tout petit plumet de rien du tout, en entrant en caserne. Parbleu, si je m'en souviens! Je nous vois tous les trois. Grâce aux bouteilles, nous étions arrivés après l'appel... C'était bien comme tu dis, le 4 août?

— Le 4 août 92, ma vieille branche! On n'a pas le droit d'oublier des dates comme celle-là.

— Te fâche pas; si tu avais tout de suite parlé des bouteilles, je me serais rappelé d'emblée ce 4 août-là.

— Vevey! Vevey! crie le contrôleur. Tous les sous-offs descendent et l'on entend encore la voix de Charles: « Le 4 août 92! Ah! mon vieux Albert; tu m'as fait du bien en me rappelant cette date. Le 4 août 92, nom d'une pipe de sergent! »

L'eau chaude dans l'antiquité.

Dans l'antiquité, chez les Grecs et les Romains, l'eau chaude était très appréciée comme boisson, au point de vue de la santé. A côté

des cabarets où l'on vendait du vin, il y avait, en Grèce (à Athènes surtout) et à Rome, des *thermopolies* ou *cabarets d'eau chaude*, qui étaient, paraît-il, très fréquentés.

A ce propos, nous lisons ce qui suit dans un ouvrage d'une très grande valeur historique, *l'Histoire des Hôtelleries*, par MM. Michel et Fournier:

On sait combien, dans l'antiquité, l'eau chaude paraissait délectable à boire, et quelles vertus hygiéniques on s'accordait à lui trouver. Plutarque, dans son traité sur la *Conservation de la santé*, dit qu'elle se boit sans soif, qu'elle délasse le corps, soutient les forces, etc. Timée n'en parle pas avec moins de faveur, devant ainsi, sans s'en douter, les exclamations enthousiastes du docteur Sangrado, en l'honneur des buveurs d'eau chaude: « Mille fois, s'écrie, à ce propos, le maître de Gil Blas, mille fois plus estimables et plus innocents que les cabarets de nos jours, ces thermopolis des siècles passés, où l'on n'allait pas honteusement prostituer son bien et sa vie en se gorgeant de vin, mais où l'on se réunissait pour s'amuser honnêtement et sans risque à boire de l'eau chaude. »

On ne peut s'empêcher de se demander quel succès auraient, aujourd'hui, chez nous, des établissements dont l'enseigne porterait:

Eau chaude de premier choix.

Quoiqu'il en soit, nous connaissons de nombreuses personnes qui se sont guéries de maux d'estomac en buvant de l'eau chaude un certain temps après les repas, pour en faciliter la digestion.

Voici, d'ailleurs, ce que nous lisons, l'autre jour, dans un journal, à propos de l'eau chaude:

Le mal de tête cède presque toujours à l'application simultanée d'eau chaude sur la nuque et sur les pieds.

Une serviette pliée, trempée dans l'eau chaude, tordue rapidement et appliquée sur l'estomac, agit d'une manière presque magique contre les coliques.

L'eau chaude, appliquée à large dose une demi-heure avant de se coucher, est un bon remède contre la constipation; le même traitement, continué pendant quelques mois et associé à une diète appropriée, est très utile pour la cure de beaucoup de dyspepsies.

Un des meilleurs moyens de calmer les douleurs gastriques et de précipiter la digestion, est l'absorption d'une certaine quantité d'eau aussi chaude que possible. On fait ainsi un vrai lavage de l'estomac, dont on chasse le contenu dans l'intestin. On peut prendre l'eau sous forme d'infusion de menthe, d'anis et de camomille.

Rien ne coupe plus rapidement court à une congestion pulmonaire, à une angine ou à un rhumatisme, que des applications bien faites d'eau chaude.

Une serviette, pliée en plusieurs doubles, trempée dans l'eau chaude et tendue, appliquée sur la partie douloureuse, apporte un soulagement aux maux de dents et aux névralgies.

C'est l'usage. — Il fallait à l'Exposition de Vevey — comme à toute fête — une « Marche officielle ». C'est l'usage. M. Gustave Doret a bien voulu aller au-devant de l'appel que lui aurait sans doute adressé le Comité. Il a dédié à notre Exposition vaudoise une marche vraiment remarquable, et qui contraste fort heureusement avec les banalités auxquelles nous sommes habitués en pareille circonstance. Cette marche, construite sur deux thèmes principaux, travaillés et développés avec cette maîtrise qui caractérise M. Gustave Doret, a grand succès. Bientôt, elle sera populaire, et cela d'autant mieux qu'elle vient d'être mise en vente par la *Maison Fortisch Frères, Lausanne et Vevey*. Editions pour piano (1 fr. 50), pour orchestre, pour fanfare et pour harmonie.

Les premiers chemins de fer. — Voici, d'après *La Nature*, quelles ont été les dates d'inauguration des chemins de fer dans les principaux pays du globe: Angleterre, 27 septembre 1825; Autriche, 30 septembre 1828; France, 1^{er} octobre 1828; États-Unis, 28 décembre 1829; Belgique, 3 mai 1835; Allemagne, 7 décembre 1835; Ile de Cuba, 7 décembre 1837; Russie, 4 avril 1838; Italie, 4 septembre

1839; Suisse, 15 juillet 1844; Espagne, 24 octobre 1848; Indes, 18 avril 1853, etc.

Taches d'humidité dans le linge. — Ces taches disparaissent complètement par le procédé suivant:

On mélange une cuillerée de sel fin avec une cuillerée à café de sel ammoniac en poudre, on fait dissoudre ces deux substances dans deux cuillerées d'eau. Après avoir enduit, à plusieurs reprises, les taches de cette pâte, on étend le linge à l'air où on le laisse plusieurs heures, et après seulement on le lave comme à l'ordinaire.

Boutades.

Une dame très coquette écrivant ses mémoires:

« Tous ces chagrins avaient fortement altéré ma santé: en deux ans, j'avais vieilli d'au moins six mois. »

La logique des enfants:

Bob vient de dévorer un nombre respectable de tartines à la confiture et il croit devoir se lécher les doigts.

Comme sa mère lui défend cet exercice:

— Mais, maman, s'écrie Bob, pourquoi me dis-tu toujours de ne rien laisser perdre?

Après l'averse, deux canards,
Francs nasillards, francs grenouillards,
Peu soucieux du renom d'ange,
Clapinaient gaiement dans la fange
D'une rigole faite *ad hoc*.

« Sales gamins! » pensait un coq.

Ainsi soit-il, mais le beau sire,

Ai-je besoin de vous le dire?

S'était, lui, coq, tout le premier,

Perché sur un tas de fumier.

H. BLANVALET.

On raconte qu'anciennement, à Roche, quand la municipalité faisait miser l'auberge communale, où il y avait une boucherie, l'huissier criait:

— *A dou ceint francs, la maison de vela de Rotze et le droit de tia* (A deux cents francs, la maison de ville de Roche et le droit de tuer.)

Livraison d'*août* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: Le quinzième siècle italien, par E. Bovet. — A travers l'Amérique du sud, par F. Macler. (Seconde et dernière partie.) — Irène Andéol. Roman, par T. Combe. (Huitième partie.) — En Finlande, par Eug. Mottaz. (Seconde et dernière partie.) — Venise, par Henry Aubert. — Le dernier loup de la province. Nouvelle, par V. Gaudard de Vinci. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique et politique. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne.

Vevey. — L'Exposition cantonale vaudoise et l'Exposition nationale des Beaux-Arts continuent à attirer à Vevey un grand nombre de visiteurs suisses et étrangers. Chacun trouve, dans les galeries et dans les jardins bien soignés, quelque chose à son goût; les personnes même qui ne s'intéressent à rien sont captivées par la joyeuse animation qui règne partout, par la fraîcheur des décorations et par le cadre si pittoresque qui sert à l'Exposition.

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Avis aux touristes:

ALBUMS POUR DESSINS

Cartes postales illustrées.

Dépôt des billets de la loterie de l'Exposition cantonale vaudoise.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.